

Ciné-Bulles

Entretien avec Isabelle Biais

Nicolas Gendron

Volume 26, numéro 1, hiver 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/33483ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2008). Entretien avec Isabelle Biais. *Ciné-Bulles*, 26(1), 8-11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

« *Tout est bon
pour puiser de l'information;
c'est la manière de se l'approprier
qui compte ensuite.* » Isabelle Blais

NICOLAS GENDRON

La comédienne Isabelle Blais affiche la jeune trentaine, mais elle possède déjà 10 ans de métier. Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1997, elle est parvenue à briller autant au théâtre, à la télévision qu'au cinéma. Sur les planches, elle s'est mesurée aux œuvres de Miller, Brecht, Shakespeare et Molière. Elle a été dirigée par le cinéaste François Girard, dans une mise en scène audacieuse du *Procès* de Kafka. Au petit écran, elle s'est illustrée dans des séries aussi variées que *2 Frères*, *Nos étés*, *Human Trafficking* et *C.A.* Au cinéma, sa filmographie compte déjà une douzaine de films, des **Fantômes des trois Madeleine** jusqu'à **Bluff**, en passant par **Les Invasions barbares** et **Sur la trace d'Igor Rizzi**.

Par ailleurs, Isabelle Blais est probablement l'actrice de sa génération la plus récompensée. À juste titre. À la scène, elle s'est vue décerner un Masque pour son jeu tout en finesse dans *Au cœur de la rose*, de même que le Prix Gascon-Roux pour son rôle d'Ophélie dans *Hamlet*, où elle côtoyait l'acteur français Charles Berling. Au cinéma, on l'avait déjà saluée en lui remettant le Jutra de la meilleure actrice de soutien pour **Québec-Montréal**, en 2003. Les votants des Génies et ceux des Jutra ont aussi jugé ses compositions dans **Savage Messiah** et **Les Aimants** dignes d'une nomination dans la catégorie Meilleure actrice.

Comme **Borderline** de Lyne Charlebois doit une belle part de sa sensibilité à son interprète principale, nous l'avons rencontrée alors qu'elle venait tout juste de voir le film une deuxième fois, cette fois-là bonifié de son montage sonore.

Ciné-Bulles : Avez-vous accepté d'emblée ce défi-là, cette aventure assez audacieuse qu'est **Borderline**?

Isabelle Blais : Ce fut un oui facile, mais prudent. J'étais vraiment très emballée par le personnage et l'histoire. En même temps, j'avais un peu peur des scènes d'intimité. Celles de nudité, on dirait que c'est moins pire que celles d'intimité. Parce qu'il y a une limite à mimer. Mais quel beau personnage! Il n'y a pas beaucoup de rôles féminins aussi complexes et denses.

Même pour les actrices de votre âge?

Des rôles au cinéma où tu es là d'un bout à l'autre, à part **Maelström**, je ne vois pas. Sinon, il y a eu **La Femme qui boit**, dans une autre tranche d'âge.

Mais pour vous qui avez déjà une bonne expérience du cinéma, ça représente quoi de vous engager dans une première œuvre?

Ça m'est arrivé souvent. (rires) Les premiers longs métrages, on dirait que je me spécialise là-dedans : **Un crabe dans la tête**, **Québec-Montréal**, **Les Aimants**, **Monica la Mitraïlle**...

Dans ce cas-ci, avec Lyne Charlebois...

Nous nous sommes bien entendues. Vraiment. Nos personnalités se complètent bien. Elle a un caractère explosif, nerveux, extraverti; moi, je suis plus posée, introvertie. C'est une grande cinéaste; c'est son premier film, certainement pas son dernier!

Mais il y a toujours un risque avec les premières œuvres.

Que voulez-vous dire?

Tu n'as rien vu du travail d'un « débutant », à part peut-être des courts métrages ou ce qu'il a fait ailleurs. Tu ne sais pas de quoi il sera capable. Bien que Lyne ait fait ses preuves. J'avais vraiment aimé ses courts (la série *Quel jour était-ce?*). En même temps, réaliser beaucoup de films ne veut pas dire que le prochain sera automatiquement excellent. Seulement, parfois, c'est plus sécurisant.

Quel a été votre rapport avec la matière première, les romans de Marie-Sissi Labrèche?

J'avais déjà rencontré Marie-Sissi parce qu'elle écrivait des articles pour *Clin d'œil*. À l'époque, j'ignorais qu'elle était aussi romancière. Je me rappelle qu'elle m'avait dit : « On va possiblement tirer un scénario d'un de mes livres; je te verrais me jouer! »

Parce que c'est clairement autobiographique.

Pas tout, mais on ne sait pas trop où se situe la ligne. En tout cas, ce n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde. En sortant de là, je me suis vite procuré ses romans, et j'ai vraiment aimé : son écriture, son côté cru, comment elle traitait justement de l'amour, de la dépendance. J'ai dit à mon agent : « S'il y a des auditions, j'aimerais ça les passer... » Au début, je n'étais pas pressentie, ce n'était pas du tout moi le premier choix!

Vous avez cette liberté de pouvoir dire « je veux faire telle audition »?

Oui, mais tu ne sais pas s'ils vont vouloir te voir. Je sais que Lyne a proposé le rôle à quelqu'un d'autre, qui a trouvé ça trop osé. Après quoi, elle a fait des auditions parce qu'elle voulait des visages inconnus. Elle n'a pas trouvé et s'est résignée à me voir!

Une belle résignation! On remarque qu'il y a aussi des répliques tirées directement du roman.

Oui, mais à partir de là, tu dois oublier les romans, plonger dans le scénario. C'est le premier terrain de jeu. Sinon, j'ai observé Marie-Sissi discrètement. Je voulais m'approprier ce qu'elle était, sans toutefois

« J'avais déjà rencontré Marie-Sissi parce qu'elle écrivait des articles pour *Clin d'œil*. À l'époque, j'ignorais qu'elle était aussi romancière. Je me rappelle qu'elle m'avait dit : " On va possiblement tirer un scénario d'un de mes livres; je te verrais me jouer! " »



Isabelle Blais dans *Borderline* – PHOTO : PIERRE DURY

l'imiter. J'essayais de voir sa nervosité, ses mimiques, ses manières d'être.

*Autrement, étiez-vous du genre à vous documenter sur les notions psychologiques présentes dans *Borderline*?*

Plus ou moins. Mais Sylvie (Drapeau) est allée aux Impatients. [NDLR : Les Impatients est l'appellation courante de la Fondation pour l'art thérapeutique et l'art brut du Québec.] C'est pour les gens qui ont des troubles mentaux; on passe par l'art pour leur permettre d'exorciser leurs blessures. Mais ce que je devais voir, c'est ce que Sylvie allait jouer. Rien de plus. Ça ne vaut pas la peine d'aller creuser pour rien. Être *borderline*, c'est autant de définitions qu'il y a de gens qui en souffrent.

Dans le film, les âges s'entremêlent souvent. Quel souci accordiez-vous au passage du temps?

Tout était nourrissant. Même les scènes avec la petite Kiki parce que je ne pouvais pas ignorer son passé. Mais je ne peux pas le jouer non plus, c'est à elle de le faire. N'empêche que ça en révèle beaucoup sur son rapport avec sa mère; elle a quasiment été

la mère de sa mère. Quand elle va la visiter, elle est épuisée de parler toute seule, elle la pousse à réagir. « Au moins, envoie-moi un signe que tu as compris que je suis ta fille! » Mais je vais puiser dans tout, même chez les gens autour de moi.

Quelles sensations éprouve-t-on quand on s'inspire de modèles familiers?

Je ne le fais pas clairement, je n'imité pas. Je ne dirai jamais : « Dans cette scène-là, c'est à toi que je pensais. » Tout est bon pour puiser de l'information; c'est la manière de se l'approprier qui compte ensuite. Je ne suis pas du genre à jouer simplement d'instinct. Chaque acteur est différent; moi, je rêve, c'est ma méthode de travail. Comme je m'adonne aussi à la musique, il y a des soirs où je pouvais écrire pour décrocher... ou essayer de décrocher! (rires) Sinon, je suis un peu absente. Je pense à ma journée, puis après je questionne ce qui m'attend le lendemain. Je veux arriver préparée pour mieux proposer.

*Pour le comédien, le corps doit être un langage aussi puissant que la parole. Dans **Borderline**, les exigences physiques, effleurées en début d'entrevue, sont considérables. Sous quel angle les avez-vous abordées?*

C'est naïf, mais je me suis entraînée un peu! Je voulais être à l'aise. Déjà, quand on fait des scènes de nature sexuelle, ce n'est pas naturel. On ne se connaît même pas, c'est super gênant! La confiance devient primordiale. Je savais que Lyne ferait de belles images. Mais il y avait aussi des scènes plus *heavy*, comme le *striptease* un peu *trash*. Si l'on réfléchit dans ces moments-là, c'est foutu! Je voulais à tout prix que ça aille plus loin. La nudité ne doit pas occulter le propos. Lyne recherchait le naturel. Souvent dans les films, la nudité est cachée par un drap, placé juste au bon endroit. *Come on!* À la télé, je comprends, les gens peuvent tomber là-dessus sans l'avoir décidé. Mais au cinéma! Tu ne peux pas parler de dépendance affective et sexuelle sans montrer de sexualité. Dans les actes qu'on mime, c'était clair que je ne voulais rien faire pour vrai! J'ai posé mes limites dès le départ. Parce que j'ai l'impression que si tu en montres trop, les gens ne vont parler que de ça. Lyne était d'accord, mais elle voulait quand même que ce soit *borderline*. Avec Michaël (Pierre-Luc Brillant), ce fut difficile à tourner. Parce qu'avec Tcheky (Jean-Hugues Anglade),

c'est plus du sexe. Michaël défait les couches de protection et le rapprochement est plus intime. Il faut doser la crédibilité du faire semblant; c'est très technique. Mais c'était nécessaire; c'est le sujet, après tout.

Au-delà de la nudité jamais gratuite, le personnage de Kiki apparaît nu en permanence. On parlait de sa transparence...

On peut lire à travers elle. Quelqu'un qui est transparent, c'est quelqu'un qu'on ne voit pas, mais Kiki est aussi très spontanée. Elle dissimule ce qu'elle a en dedans; son désarroi, elle est toujours en lutte pour le nier. Mais elle commence à s'en sortir, il existe un espoir de vérité.

Kiki se définit elle-même comme étant sans limites. Était-il possible de l'aborder en toute spontanéité?

Justement, je trouvais ça problématique, à 30 ans. Parce qu'à 20, éclatée comme elle est, c'est évident qu'elle est sans limites. Mais à 30, ses limites, c'est l'incapacité d'aller dans l'intimité, d'être autre chose qu'une petite poupée. Bref, à 30 ans, le *borderline* se situe dans l'affection, se défait de ses pulsions. Alors qu'à 20, elle est plus disjonctée, carrément *trash*: elle boit, se dope, elle est violente et en colère...

Vous avez pris la peine, avec la réalisatrice, d'écrire la chanson-thème : Kiki Ballade. En quoi Kiki vous touche-t-elle dans la vie?

C'est la quête d'amour. Aussi banal que ça. Par moments, on ne sait pas comment chercher, puis quand on est dans une zone confortable, on a souvent la crainte de l'investissement ou celle de tout perdre. C'est universel. Cette quête-là, c'est aussi l'amour-propre. Avoir confiance, ce n'est pas donné à tous. Quand tu as reçu les outils, ce n'est déjà pas facile, alors imagine quand tu ne les as pas.

Kiki a des relations fortes et troubles avec les deux femmes de sa vie. Comment a été le travail avec Sylvie Drapeau et Angèle Coutu?

Sylvie et moi, on n'avait pas beaucoup de dialogues dans le film. Alors, on a suivi cette veine-là : pas de rapports, pas de contacts! Mais entre nous, on s'entendait bien. Sauf qu'en n'ayant pas à répéter du texte, on n'a pas du tout répété. Quand on a joué les

« Je voulais être à l'aise. Déjà, quand on fait des scènes de nature sexuelle, ce n'est pas naturel. On ne se connaît même pas, c'est super gênant! La confiance devient primordiale. Je savais que Lyne ferait de belles images. Mais il y avait aussi des scènes plus *heavy*, comme le *striptease* un peu *trash*. Si l'on réfléchit dans ces moments-là, c'est foutu! »



Quelques scènes de **Borderline** : Kiki (à 30 ans) avec sa mère (Sylvie Drapeau), avec son chien et avec son amant (Jean-Hugues Anglade) – PHOTOS : PIERRE DURY

scènes, je voyais un être vivant, mais j'avais l'impression d'être face à un mur. J'allais dire, tu ne peux pas te servir de l'autre pour te renvoyer la balle, mais elle me la renvoyait sans bouger, en fait. Avec Angèle, on nage plus dans le caractère « tête de cochon »! C'est elle qui m'a élevée, qui a élevé ma mère. Je lui parle avec aisance, je ne me gêne pas. C'est tout un personnage! Elle me fait penser à une Albertine de Michel Tremblay, à une madame de l'Est de la ville. Avec elle, c'était plus direct, comme deux copines.

*Dans un métier aussi impudique que celui de comédien, comment arrive-t-on à gérer le pouvoir de l'image dans un film tel que **Borderline**?*

Ce n'est pas évident de se voir. (rires) Et encore plus dans notre société d'images. Ce n'est que ça! C'est avec ça qu'on fait de la promo, qu'on vend les *shows*, qu'on séduit... C'est un mal nécessaire dans ce métier-là. Mais j'essaie de ne pas trop miser là-dessus, parce que c'est éphémère. Ça ne m'a jamais gênée de m'enlaidir pour un film. Oui, c'est le *fun* tant que tu es belle, jeune, en demande... Mais aussitôt que tu deviens une actrice vieillissante, il y a moins de rôles. Tout d'un coup, tu n'es plus *hot*!

Comme ce fut le cas pour Angèle Coutu...

C'est ça! Et elle a accepté de jouer sans maquillage, ce qui n'est pas rien à un certain âge! C'est ce qui est inspirant : le jeu passe avant tout! Si tu ne joues que des rôles de séductrice, tu vas finir par frapper un mur! Les pires, ce sont les femmes, en général, parce que c'est à elles que l'image est la plus imposée. L'image de la femme parfaite. Tandis qu'un homme vieillissant, c'est beau et plein de sagesse!

« Si tu ne joues que des rôles de séductrice, tu vas finir par frapper un mur! Les pires, ce sont les femmes, en général, parce que c'est à elles que l'image est la plus imposée. »

Vous voulez dire selon les normes de la société?

Oui, les petites rides, le petit bedon, c'est magnifique! Mais pour la femme, ce n'est pas accepté! On espère toutes faire partie des exceptions, sauf que c'est une réalité. Il y a moins de rôles et de respect pour une femme qui vieillit, alors qu'elle a plus d'expérience.

***Borderline** est un film rempli d'audace. D'autant plus si l'on se réfère au cinéma d'ici, à qui l'on reproche tantôt de s'avilir dans le divertissement facile, tantôt de verser dans le misérabilisme. Où situeriez-vous **Borderline** dans le paysage du cinéma québécois?*

Je n'ai pas vu beaucoup de films du genre. C'est plein d'humour, puis ça pourrait tomber dans le misérabilisme, mais ça ne va ni dans l'apitoiement ni dans la complaisance. Au contraire, Kiki veut s'en sortir. Mais dans le ton, c'est sûr que c'est un film d'auteur, avec une forte poésie. Par moments, on dirait du Almodóvar croisé avec du Tremblay! Comme **Léolo**, on se demande devant quoi on se trouve; c'est un hybride. Ce n'est ni un film d'auteur hermétique ni un film de divertissement. J'espère qu'il peut ouvrir la porte à une relève qui oserait davantage. Parce qu'en ce moment, l'audace est plutôt calculée. Si **Borderline** ne sert qu'à donner espoir qu'il est possible de sortir d'une enfance difficile, ce serait déjà beaucoup. Je nous le souhaite. Même s'il est derrière moi, je suis encore dans le film, à creuser une fois de plus questions et réponses.

Enfin, le métier de comédien aussi, c'est schizophrénique...

Oui, en effet! (rires) ■